

sans les tirer de leur extase, mêmes lorsque ces poissons étourdis heurtaient les tubes à flotteur qui leur apportaient l'air respirable. Parfois aussi des rassemblements se formaient. Farandoul n'y prenait pas garde; sachant par expérience, que les monstres sous-marins ne se montrent qu'à de plus grandes profondeurs, il ne craignait point de les rencontrer à huit mètres au-dessous du niveau de l'Océan.

Hélas! hélas! Mysora voulut un jour faire à son bras une excursion dans les vallées sous-marines qu'il arpentaient tous les jours pour venir à elle et Farandoul n'eut pas le courage de lui refuser cette satisfaction, bien qu'il ne s'en déguisât point les risques.

Les deux jeunes gens étaient parvenus sans encombre jusqu'à une certaine distance de la côte; Farandoul, au moyen d'un petit appareil de poche indiquant le chiffre de la pression, constatait qu'ils étaient arrivés à cent cinquante mètres de profondeur, lorsqu'un spectacle inattendu se présenta soudain devant eux!

Un combat terrible se livrait à peu de distance entre une baleine de petite taille et un serpent de mer de plus de cent pieds de longueur. La pauvre baleine avait été attaquée par derrière par l'horrible boa, qui de sa gueule immense l'avait happée au passage et s'efforçait de l'avalor malgré sa résistance désespérée.

La tête de la baleine et une portion du corps, arrêtée par les nageoires, sortaient encore de cette goule; le boa, pour faire passer le tout, se tordait en efforts terribles, pendant que, par soubresauts, ses anneaux se déroulaient et frappaient la mer avec un bruit épouvantable.

Il était évident que la baleine devait succomber. Mysora, prise de pitié, supplia Farandoul de courir à son secours.

—Prends ta hache, mon beau Farandoul, disait-elle, et tue le monstre.

Et comme Farandoul hésitait :

—Ne crains rien pour moi, ajouta Mysora, sauve la baleine! Farandoul bondit. La hache à la main, il tomba à cheval sur le serpent et, malgré la viscosité du reptile, il arriva jusqu'à la tête qu'il frappa avec force; le serpent, qui d'abord n'avait pas fait attention à ce nouvel adversaire, s'agit effroyablement; sans se laisser désarçonner. Farandoul redoubla de coups de haches, si bien qu'à la fin le crâne du monstre éclata à grand bruit.

Les deux mâchoires s'ouvrirent toutes grandes, pendant que le corps du reptile s'agitait convulsivement, et la baleine se dégagait d'un bond.

Au même instant, à la grande horreur de Farandoul, la baleine, avant qu'il eût pu s'élaner pour la prévenir, s'avança en deux coups de nageoires droit sur la pauvre Mysora qui suivait avec émotion les péripéties de la lutte.

En une seconde sa gueule immense eut englouti la malheureuse jeune fille.

Épouvantable noirceur d'âme! Le monstre eut osté, pour témoigner sa reconnaissance à la douce enfant qui l'avait sauvé, n'avait rien de plus pressé que d'avalor sa bienfaitrice!

Le monstre, doublement heureux d'avoir échappé au serpent, en même temps qu'il attrapait une bonne aubaine, s'élançait à la grande lumière pour jouir de son bonheur.

Farandoul affolé saisit au passage une cordolotte qui sortait encore de sa gueule, et se trouva en même temps que lui à la surface des flots.

C'était le tuyau à flotteur qui conduisait l'air respirable au scaphandre de Mysora, que Farandoul avait pu saisir; l'espoir suprême de Farandoul s'y était accroché, il ne voulut pas lâcher le dernier fil auquel tenait peut-être encore la vie de Mysora.

Par un bonheur inouï, en arrivant au jour, Farandoul aperçut son navire à quelques encablures à peine. Un certain tumulte se distinguait à bord,

on avait aperçu le monstre et l'on se disposait à l'attaquer pour passer le temps. Farandoul agita le bras au-dessus de sa tête, un cri général répondit, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire; la chaloupe avait été mise à la mer.

Le lieutenant Mandibul, le harpon à la main, faisait signe aux hommes de nager vigoureusement. Deux minutes après, Farandoul était recueilli par la chaloupe, le harpon était saisi par lui, et, lancé d'une main sûre, atteignit le monstre au flanc.

Le lieutenant Mandibul avait jadis été baloinier, il remarqua que, contrairement à l'habitude des baleines qui plongent et filent avec une vertigineuse vitesse aussitôt qu'elles sont frappées, celle-ci ne remua que faiblement.

Il était visible qu'elle se sentait en proie à un trouble profond! Le crime ne reste jamais impuni, la Providence vengera l'attein fatalment un jour ou l'autre et frappe! L'heure du châtement avait sonné pour la baleine, son crime ne pouvant peser sur une conscience absente, lui pesait sur l'estomac.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 5 AOUT 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass., est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLIATREULT & CIE., Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boite 375.

A NOS ABONNÉS.

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous avons résolu d'offrir aux uns et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes: Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centins pour le port de la prime. Qu'on se le dise.

Transmutation des Métaux.

Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé?

C'est ce que se demandent tous ceux qui ne font pas de la politique un métier. Il s'agit ici du métal dont on fait les ministres, métal où il entre beaucoup d'alliage par le temps qui court. Il paraît qu'on avait besoin d'un homme de poids à Québec. On a cru trouver dans la personne de M. Mousseau un particulier réunissant les conditions voulues, et vite on le flanqua à la tête de l'électorat, qui resta étourdi par le choc inattendu de cette masse de chair humaine. Le rumeur annonçant la possibilité d'un semblable dénouement avait circulé

dans les sphères plitiques, mais personne n'y avait cru. Enfin c'est fait, et le public se demande quelle nouvelle surprise on lui réserve.

Nos gouvernants font un ehahut à tout casser. Ils semblent croire que le peuple se paie des ministres dans l'unique but de les voir jouer à Madame demande sa toilette. C'est un remuement à n'y rien comprendre. L'un part d'Ottawa pour aller à Québec; l'autre part de Québec pour aller à Ottawa; un troisième est nommé juge parce qu'il a fait son affaire; un quatrième sera nommé uniquement parce qu'on n'a pas besoin de lui dans la magistrature, et ceux qui attendent leur tour sont plus nombreux que les mouches dans un restaurant à deux sous le bout.

Joli système que celui qui consiste à fabriquer des emplois ou des vacances à mesure que les demandes des solliciteurs deviennent plus pressantes! Il y a des naïfs qui se figurent que les portefeuilles des ministres, place de juges, ou autres charges lucratives ou honorifiques, sont créées dans l'intérêt du public et pour le service du public. Erreur! Ces balangoires-là ont été instituées pour le service et pour l'usage du gouvernement. Si ces derniers veulent récompenser un propre à rien qui, par sa servilité a su mériter leurs bonnes grâces, il faut bien qu'ils le fourrent quelque part.

Le peuple paiera les salaires et sera mal servi, ou plutôt il sera trahi par ces parasites qu'on lui aura imposés sans le consulter et qui seront toujours prêts à l'exploiter au profit de leurs protecteurs.

A-t-on besoin de faire disparaître un adversaire dangereux, vite on l'immobilise et le public est obligé de lui faire des rentes. Les ministres se forment, se déforment, se difforment, mais ne se reforment jamais. Dans les remaniements suggérés par le désir de placer des amis politiques on ne s'occupe pas le moins du monde de consulter l'intérêt public. Le peuple n'a rien à y voir et il doit s'instiner heureux lorsque ceux qui ont obtenu sa confiance sous de faux prétextes daignent lui faire l'honneur de l'exploiter.

Il y a dans tout ceci quelque chose d'admirable. C'est l'aplomb avec lequel nos maîtres se moquent de l'opinion publique, surtout au moment d'une élection générale. Et dire que presque tous les journaux conservateurs applaudissent ou s'abstiennent prudemment de protester. Avant les élections, M. Chapleau donnait à entendre que le chemin de fer serait vendu pour au moins dix millions. Les événements sont loin d'avoir réalisé cet espoir. Puis, lorsqu'il fut question d'en donner un morceau au Pacifique et l'autre à M. Sénécal, M. Chapleau promit de ne pas augmenter les taxes, et déclara que la vente du chemin de fer était faite dans l'unique but d'éviter l'obligation d'avoir recours à l'imposition de nouveaux impôts. Le chemin de fer n'était pas encore livré que de nouvelles taxes étaient imposées. M. Chapleau s'en va, laissant le pouvoir aux mains d'un homme qui répondra aux mécontents: Moi, je n'ai eu rien à faire

à cela. Arrangez-vous avec Chapleau.

Que M. Chapleau aille à Ottawa, cela se comprend bien, qu'il aurait dû y aller plus tôt. Mais que M. Mousseau devienne premier ministre de la province de Québec, de préférence à M. Taillon, voilà ce que personne ne comprend. De deux choses l'une: ou M. Mousseau a rempli son devoir à Ottawa, et alors il n'a pas eu le temps de suivre de près la politique de Québec, ou bien il a négligé son mandat pour s'occuper d'affaires provinciales, et alors rien ne nous prouve qu'il ne négligera pas les intérêts de la province de Québec pour s'occuper d'autre chose. Dans un cas comme dans l'autre, il n'a pas autant de titres au poste de premier ministre provincial que n'en ont ceux qui se dévouent depuis de longues années aux intérêts provinciaux. Quoiqu'il en soit, c'est à M. Chapleau que le peuple a accordé sa confiance, et non à M. Mousseau.

Pardon, lecteurs, de vous avoir entretenus de choses qui ne sont pas drôles du tout, mais lorsque la presse prétendue sérieuse applaudit à ces changements, nous croyons qu'il est de notre devoir de protester.

Au "Monde."

Dites donc, confrère du Monde, si vous voulez des fables-express, élevez-vous en, ou si vous nous faites l'honneur de reproduire les nôtres, ayez donc la bonté de nous en donner crédit. Nous avons été obligés d'augmenter le salaire du poste de l'établissement pour l'engager à faire ces balangoires-là, et nous ne voulons pas que vous fassiez accroire au public qu'elles appartiennent à tout le Monde. Vous remarquerez que nous en avons fait une cette semaine à propos de votre journal. Encore de la réclame que nous vous faisons. Si vous reproduisez celle-là, ne manquez pas de nous en donner crédit. Lorsque nous avons reproduit l'ifremar, que vous aviez emprunté ailleurs, n'avons-nous pas donné crédit à votre journal? Vous avez dû vous en apercevoir par l'augmentation énorme de votre circulation depuis. Il nous était d'autant plus facile de nous dispenser de vous rendre ce service que cette affaire n'était pas de votre oru, tandis que nos fables-express sont fabriquées expressément pour le Canard, ce que vous auriez dû voir par le titre. La fable-express que vous nous avez fait l'honneur de nous encornufistigerbiller se termine par le vers suivant:

Avec les loups il faut "ourler."

Fables-Express du Canard.

Grand comme un Patagon, effronté comme un page, Riche comme un Crésus, Marcel est très heureux. Il est rempli d'ardeur, d'audace et de courage.

MORALITÉ. Ni l'or ni la "grandeur" ne nous rendent "peureux"

Rose dit que Lisa a des manières choquantes, Pourtant elle la suit, ne la quitte jamais.

MORALITÉ. Dis-moi qui tu fréquenteras, Je te dirai qui tu "bais."

Un huissier, grand dormeur, se nommait Lafortune. Or, plus d'un débiteur, agissant promptement, Put s'esquiver avant sa visite importune.

MORALITÉ. Lafortune vient en dormant.

Avez-vous lu l'article intitulé: "Bonheur"? On éprouve à le lire une émotion profonde. C'est du "Monde."—D'ici?—Non, d'un "Monde" meilleur.

MORALITÉ. Le "Bonheur" n'est pas de ce "Monde"

Pour rendre à la santé notre jeune marquise, Celui qui prescrivit un voyage eut du flair, Car l'absence a guéri la princesse Louise.

MORALITÉ. "Lorne" fait pas le "bon air."

Deux Maquignons.

Un homme puissant, nommé Mousseau se rendait à Québec sur un jeune cheval de louage qu'il avait surmené. La pauvre bête soufflait tellement fort que son propriétaire l'entendit d'une distance de 117 milles, et envoya au lourd cavalier une dépêche contenant les paroles éloquentes qui suivent:

"Débarque de d'sus l'poulain; tu vas l'éreinter.

"CIRE JAUNE A. MACDONALD." A quoi le cavalier répondit illico:

"Si tu crois que j'vas me rendre à pied à la Cour Suprême, tu peux te fouiller.

"Mou Sor"

Arrivé aux fourches du chemin, il débarrassa le cheval de la sienne... de fourche. En d'autres termes, il vida les argons, ou mit pied à terre, ce qui est beaucoup plus commode que de le mettre en l'air lorsqu'on pèse le poids respectable de 360 livres. Une fois remis sur ses flûtes, il se mit à souffler comme un cachalot et à s'essuyer la figure avec un foulard bleu. Le cheval soufflait aussi mais ne s'essuyait pas la figure. Tout à coup les deux compagnons de route et de fatigue virent poindre à l'horizon un cheval et un cavalier, l'un portait l'autre. Bêtes et gens se saluèrent du regard, du chapeau et de la bride. Les nouveaux venus se dirigèrent vers Québec, cette ville dont l'un de nos poètes a dit:

"Perché comme un aiglon sur son haut promontoire."

Le dialogue suivant s'engagea entre la partie humaine du groupe:

—Bonjour Mousseau.

—Bonjour Chapleau.

—Une belle bête!

—Qui?

—Pas toi, apparemment, ton cheval.

—Où allez-vous tous deux, ta blèche et toi?

—A Québec, parbleu!

—C'est-à-dire que vous allez vers la taxe directe. Vois-tu, c'te piquasse là! c'est rétif et ça ne veut pas te conduire ailleurs.

—Ça n'empêche pas que mon cheval à moi ait un métier.

—Comment ça?

—Mais oui, puisque, lorsqu'il n'est pas ici, il est ailleurs (tailleur pour les membres du nouveau cabinet local.)

—Tu voudrais bien changer?

—Ça dépend.

—Où c'que t'a volé ça?

—J'ai pas volé, ça appartient à Jean-Baptiste, mais je l'ai ôté à joly qui l'morfondait.

—Moi, l'mien appartient itou à Jean-Baptiste, mais c'est Sir John qui me l'a donné.

—C'est-à-dire qu'il te l'a loué et que tu lui a donné le souffle, le rote, les chiques, les teignes, les ampas.

—Tas pas besoin de parler, le ticien refuse à la charge, il a quatre ring-